

LA  
**SEMAINE RELIGIEUSE**  
 DE MONTREAL

**SOMMAIRE**

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Au Couvent de Marie-Réparatrice: Retraites fermées des jeunes filles. — IV Retraite fermée du Tiers-Ordre. — V Correspondance romaine. — VI A quoi peut servir un ministre auprès du Vatican. — VII M. l'abbé Ernest Plessis-Bélaïr. — VIII Relique de la vraie croix (*suite et fin*). — IX Le roi Albert et le député socialiste.

**AU PRONE**

Le dimanche, 23 mai

On annonce :

La Pentecôte, la fête de la Sainte-Trinité avec la rénovation des promesses du baptême (1) ;

Les Quatre-Temps ;

Dans les diocèses de Montréal et de Joliette, la collecte pour le Denier de Saint-Pierre.

Note. — Samedi soir (non le midi), on reprend la récitation de l'Angelus.

**OFFICES DE L'EGLISE**

Le dimanche, 31 mai

Fête de la PENTECOTE, double de 1e cl. avec Oct. privileg. ; à la messe tous s'agenouillent après l'épître, au chant du 2e verset ; préface de la Pentecôte. — Hés vêpres de la fête.

Nota. — C'est samedi soir (non le midi) qu'on remplace le Regina coeli par l'Angelus.

**TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES**

Le dimanche, 30 mai

La solennité extérieure des titulaires dont l'office tombe du 23 mai au 13 juin, n'auront lieu que le 13 juin (avec renvoi de celle du Sacré-Coeur au 20 juin).

Diocèse de Montréal. — Fête du titulaire de la sainte Trinité (Contrecoeur).  
J. S.

(1) Indulgence plénière pour ceux qui assistent à la cérémonie de la rénovation des promesses du baptême, dans quelque église, pourvu qu'ils se confessent, communient et prient aux intentions du pape (1er juin 1906).

---

**PRIERES DES QUARANTE-HEURES**

Mardi,	25 Mai.	— Saint-Vincent-de-Paul, Ile Jésus.
Jeudi,	27 “	— L'Acadie.
Samedi,	29 “	— Saint-Jean-Baptiste-de-Lasalle.

---

**AU COUVENT DE MARIE-REPARATRICE**


---

**RETRAITES FERMÉES DES JEUNES FILLES**


---

Durant l'été, des retraites fermées seront données pour les jeunes filles au couvent de Marie-Réparatrice (1025, avenue Mont-Royal-Ouest), aux dates suivantes :

Juin.....du 25 au 29.

Juillet.....du 23 au 27.

Août.....du 27 au 31.

Septembre.....du 24 au 28.

Aucune rétribution n'est exigée, mais chacune laisse, en dédommagement des frais de séjour, une aumône proportionnée à ses moyens.

---

**RETRAITÉ FERMÉE DU TIERS-ORDRE**


---

Une retraite fermée pour les membres du Tiers-Ordre de Saint-François aura lieu à la Villa Saint-Martin, à l'Abord-à-Plouffe, du jeudi soir, 13 mai, au lundi suivant, au matin.

Le premier exercice commence à 8 heures du soir.

On est prié d'envoyer son adhésion au Père Archambault, Villa Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe, téléphone (longue distance) 18.

---

## CORRESPONDANCE ROMAINE

Avril 1915.

**R**ARMI les spectacles que présente la guerre actuelle, il en est un particulièrement intéressant, c'est l'activité de la diplomatie allemande. Elle a enveloppé le monde entier d'un réseau serré d'agences d'informations et de renseignements, d'espions soit directs soit indirects, à ce point que, dans presque toutes les manifestations de la vie civile on trouve, sous une forme ou sous une autre, l'Allemagne devant soi. De l'ouest canadien, où le Kaiser a acheté d'immenses terrains dans un but qu'il n'est point encore facile de connaître, jusqu'au fond de l'Asie, où ses représentants, ses agences, les journaux à sa dévotion, cherchent à semer la zizanie entre Chinois et Japonais, espérant pêcher en eau trouble, ils sont partout, agissent avec une activité inlassable, prêts à offrir leur marchandise, leurs conseils et souvent leur or, si vous vous décidez à vous laisser acheter.

Si ces intrigues existent partout, elles ont un foyer remarquablement intense à Rome. L'Allemagne a, en effet, un intérêt immense à ce que l'Italie ne sorte point de la neutralité, car c'est pour elle la sécurité de sa frontière sud. Aussi n'a-t-elle rien épargné dans ce but. Je ne sais si elle finira par y réussir, mais certainement elle gagne du temps, et pour elle *time is money*.

L'Allemagne a d'abord jeté son dévolu sur les catholiques italiens. Ceux-ci, par atavisme et en souvenir de la façon dont les Français de 1798 se sont conduits en Italie, ne sont pas tendres pour nous. Le cardinal Patrizi, ancien vicaire de Rome sous Pie VI, avait été, en même temps que d'autres jeunes Romains, emmené presque comme otage à La Flèche et avait gardé de ce séjour un souvenir qui n'était certes point à

notre avantage. Nombreux étaient les Romains dans son cas. On savait les déprédations commises par les soldats de la République, et quand, en ces derniers temps, on parlait des pillages allemands, les vieux Romains ajoutaient : " Les Français en ont fait plus encore ! "

Voici un exemple typique que je choisis au milieu d'un grand nombre d'autres. Quand, au mois de février 1798, le commissaire de la République Haller se présenta à Pie VI au Vatican pour lui signifier que son règne était fini et que la république cisalpine prenait sa place, il entra dans les appartements du pape son chapeau sur la tête. Pie VI était dans son cabinet de travail, et le commissaire lui signifia brutalement qu'il n'était plus souverain. Puis, avisant sur la table du pape une boîte en or ciselé, présent du roi d'Espagne, et qui contenait le tabac à priser que lui envoyait ce monarque, " Tiens, dit Haller, cette boîte est jolie ", et il la prend et la met dans sa poche. Pie VI doucement lui dit : " Vous voulez aussi me priver de mon tabac. " Mais la boîte était prise ! Deux jours après, le même commissaire enlevait au pape *l'anneau du pécheur*, qui servait à sceller les brefs. Le Père Rineri de la *Civiltà Cattolica* a publié, il y a quelques années, sous le nom de *Il caporale trasteverino* un roman historique, où, sous le voile d'une trame romantique, très légère, il décrit tous les pillages méthodiquement organisés à Rome par la soldatesque française. Ce volume ne faisait que réviser dans une forme claire, élégante, précise, ce qui était dans la mémoire de tous les vieux Romains, et on pourrait utilement rapprocher ces pages de celles que nous consacrons au pillage de la Belgique et du nord-est de la France.

C'est en tablant sur ces souvenirs et sur les impressions très vives qui en restent à Rome que le gouvernement allemand a inauguré auprès des catholiques sa propagande allemande, sûr de trouver un terrain bien préparé. L'or allemand a été

largement versé, et nombre de feuilles catholiques, consciemment ou inconsciemment, ont fait écho aux dires de l'Allemagne, créant ainsi parmi les catholiques italiens une atmosphère faictive en faveur de ce pays. Seul de tous les pays étrangers, la Belgique a vigoureusement résisté et, par des conférences multiples, a essayé de faire connaître la vérité. L'Angleterre, d'une façon plus discrète, par le moyen de son ambassadeur, lord Howard, a agi dans les sphères vaticanes. Mais la France, de peur de paraître cléricale, n'a rien fait, et c'était cependant elle qui pouvait et qui devait agir le plus efficacement.

Veut-on quelques exemples de l'habileté diplomatique allemande. Le baron d'Herp fit célébrer à Saint-Julien-des-Belges un service funèbre pour les prêtres massacrés en Belgique et le fit annoncer par l'organe de l'*Osservatore Romano*. Il avait communiqué au journal le texte français. Celui-ci portait *un service pour les personnes mises à mort par les Allemands*. C'était clair. Mais l'*Osservatore Romano*, qui n'y voyait pas de si près, vérifiant le proverbe *traduttore — traditore*, imprima que *le service était fait pour les caduti nella guerra*, ce qui enlevait complètement la signification du service et le faisait appliquer à tous les Belges morts devant l'ennemi. L'ambassade de Belgique réclama énergiquement et l'*Osservatore* fut obligé de rectifier et de traduire exactement ce qu'on lui avait donné. — Dernièrement un journaliste américain, mais qui était au fond un Allemand, a publié une interview de Benoît XV en faveur de la paix et qui réclamait au nom du pape l'intervention des Etats-Unis. Il était manifeste que le pape n'avait point dit ce qu'on lui prêtait. Quand le pape veut parler à un gouvernement, il ne prend pas un journaliste comme ambassadeur extraordinaire. Mais le coup était porté, la presse allemande à colporté par toutes ses agences cette information; le pape travaillait pour elle, non seulement par ses vœux, mais par sa diplomatie ! Benoît XV,

dont on avait fait dévier les intentions se trouva embarrassé. *L'Osservatore Romano* publia une note remettant les choses au point. Mais cela ne suffisait pas, et le pape a prié Mgr Robert Gerlach, camérier participant, chargé du vestiaire du pape, qui avait été l'introducteur et le truchement du journaliste américain, de vouloir bien donner sa démission de la charge qu'il occupait comme camérier participant.

Le gouvernement allemand avait cherché d'abord à s'appuyer sur les catholiques italiens, et il y avait, il faut bien l'avouer, réussi en grande partie. Cependant il faut bien aussi le dire, les catholiques italiens, mieux instruits, s'étaient aperçus qu'ils faisaient fausse route et peu à peu revenaient à une perception plus nette et plus juste de la situation. Cela se devint par l'attitude des journaux dont la gallophobie s'atténuait. Cela se vit mieux encore par l'orientation des grands groupes catholiques italiens, qui, sous la direction du comte della Torre, décidèrent que l'Italie devait suivre sa ligne de conduite et intervenir dans le conflit si le gouvernement jugeait cette action nécessaire pour la sauvegarde des intérêts de la patrie italienne.

L'Allemagne, voyant que les catholiques italiens lui échappaient, chercha autre chose. Elle appuya les socialistes qui étaient neutralistes et les mit en conflit avec l'autre partie du pays qui était interventionniste. Sous son action, et avec son appui matériel, les neutralistes firent des *meetings*, où l'on en vint aux prises avec les participants des *meetings* interventionnistes. Presque toutes les villes d'Italie virent fleurir ces *meetings*, ces *comices* comme on dit en Italie. A bout d'arguments, les partis en vinrent aux mains et il y eut des deux côtés des morts et de nombreux blessés. Mais l'influence allemande s'accrut, et ces comices neutralistes devinrent rapidement plus agités. En ce moment-ci ces mouvements deviennent nettement révolutionnaires, et le gouvernement

italien doit se préoccuper sérieusement du pli que prennent les événements. Le sort de la dynastie commence à être discuté, et les neutralistes se confondent avec les socialistes et les républicains. Leur chef est tout trouvé, c'est le colonel Pepino Garibaldi, petit-fils du *condottiere* célèbre. L'ancien général, républicain jusqu'au fond de l'âme, n'a guère légué que cet idéal à ses fils, car il ne possédait pas autre chose et n'était au fond qu'un instrument dans les mains de la franc-maçonnerie qui lui a fait sa réputation parce qu'elle servait ses intérêts cachés. L'Allemagne souffle sur le feu qu'elle a allumé. Elle sait fort bien que l'Italie est maintenant prête à entrer en action, que toute sa diplomatie directe a échoué, et qu'il lui faut donc, si elle veut réussir, susciter des difficultés intérieures, préparer la révolution italienne, étant bien sûre qu'aux prises avec ces embarras internes l'Italie sera paralysée et deviendra forcément neutraliste, ce que désire avant tout l'Allemagne.

Voilà la situation telle qu'elle est actuellement. Elle n'est pas rassurante, et, au point de vue catholique, elle est pleine de périls. Le gouvernement italien peut certes y résister, car l'armée est au fond monarchique, et comme l'Italie a en ce moment plus d'un million d'hommes sous les drapeaux, on ne voit pas bien comment des émeutes, toujours possibles, pourraient se transformer en révolution. Il y a sans doute des foyers révolutionnaires en Italie. Il y a deux ans il y eut un essai de révolution qui avorta, mais qui avait d'abord pris le gouvernement italien au dépourvu. Maintenant, avec les grandes forces dont ce gouvernement dispose, on peut croire que le mouvement avortera. Toutefois ce danger intérieur peut paralyser les orientations extérieures de sa politique, et c'est ce que désire l'Allemagne. Elle ne veut pas que l'Italie intervienne dans le conflit et jusqu'à présent elle a réussi à écarter le danger en agissant diplomatiquement. Maintenant elle cherche à arri-

ver au même but en suscitant des difficultés intérieures. Je ne sais si elle y réussira. En tout cas, elle gagne du temps et c'est déjà un gros succès.

Aussi ce qui m'effraye et me remplit d'admiration pour une machine si parfaitement organisée, ce n'est point la puissance de l'armée allemande, c'est la perfection de son organisation diplomatique. Et je range sous ce terme des moyens qui n'ont rien à faire avec l'habit chamarré des ambassadeurs. Cette diplomatie est puissamment aidée par ce qu'on appelle la cavalerie de Saint-Georges. L'on sait qu'un ancien disait qu'on peut toujours prendre une ville où l'on réussit à faire pénétrer un mulet chargé d'or. Les Allemands ont de l'or, et malheureusement leurs mulets passent partout.

DON ALESSANDRO.

---

## A QUOI PEUT SERVIR UN MINISTRE

### AUPRES DU VATICAN

---

Il fut un temps où l'Angleterre ne voulait avoir aucun rapport direct avec le Saint-Siège. Depuis le commencement de la guerre, elle a changé d'avis, et, tout dernièrement, Sir Edward Grey s'en félicitait publiquement à la Chambre des Communes. Il s'agissait de l'échange entre l'Angleterre et l'Allemagne des prisonniers civils détenus dans les deux pays. Le Saint-Père, après avoir obtenu le consentement unanime des belligérants à l'échange des prisonniers militaires trop grièvement blessés pour être en état désormais de porter les armes, dirigea ses efforts d'un autre côté et voulut procurer le même avantage aux prisonniers de l'ordre civil, y compris les hommes entre les âges de 17 et de 55 ans, incapables de servir à la



guerre. Plusieurs puissances souscrivirent sans délai à cette requête, mais des difficultés s'élevèrent relativement aux civils détenus en Angleterre et en Allemagne. Tandis que le gouvernement de la première de ces nations se déclarait prêt à libérer tous les prisonniers au-dessus de 55 ans, celui de la seconde demanda que la limite d'âge fût abaissée à 45 ans, protestant qu'il ne consentirait pas sans cette condition à l'échange des captifs. C'est alors que le cabinet britannique s'adressa au Souverain-Pontife et le pria d'employer ses bons offices en cette affaire. Aussitôt le Saint-Père, par l'intermédiaire du ministre allemand auprès du Saint-Siège, fit savoir au gouvernement impérial qu'il serait heureux si le dit gouvernement consentait à l'échange des prisonniers sans insister sur la limite d'âge qu'il réclamait d'abord. L'empereur accorda immédiatement son consentement, lequel fut notifié au ministre d'Angleterre auprès du Saint-Siège par le secrétaire d'Etat de Sa Sainteté. Sir Henry Howard s'empressa d'exprimer au pape sa propre reconnaissance et celle de son gouvernement dans deux lettres, dont les termes prouvent à quel point l'un et l'autre appréciaient l'importance du service rendu.

---

### M. L'ABBE ERNEST PLESSIS-BELAIR

---

**D**IEU vient encore de rappeler à lui l'un des prêtres du diocèse de Montréal. M. l'abbé Ernest Plessis-Bélair est mort le samedi, 15 mai, chez les Soeurs de la Providence, à Saint-Vincent-de-Paul, Ile Jésus. Il était à peine âgé de trente-cinq ans. Une douloureuse maladie, qui le minait depuis près de cinq années, a vaincu sa robuste constitution et l'a enlevé à la carrière qu'il aimait tant à remplir dans la vie

régulière et l'atmosphère de paix du séminaire de Sainte-Thérèse.

C'est à Sainte-Thérèse, en effet, qu'après avoir fait ses études classiques, il avait entendu le mystérieux appel de Dieu. Une fois prêtre, il y était revenu pour se donner à l'enseignement pendant les sept premières années de sa vie sacerdotale. Sa carrière s'est donc écoulée bien uniforme, comme celle d'ailleurs de la plupart des prêtres-éducateurs. Sa chambre, ses classes, parfois une visite aux parents ou aux amis : telles se passaient ses journées. Vie combien remplie aux yeux de Dieu ! Oeuvre combien méritoire devant les hommes ! que cette vie et cette oeuvre qui consistent à élever des âmes, à faire s'épanouir des intelligences, à fortifier et à munir d'énergie des volontés pour les tâches futures ! Ah ! pour une telle vie et une telle oeuvre, il faut du courage, du dévouement et du désintéressement ! M. l'abbé Bélair, au témoignage de ses supérieurs, était pour cela magnifiquement doué. Il fut fidèle à la tâche. Il y était même tellement affectonné, que, placé au mois d'août dernier chez les religieuses, il continuait, pour se distraire, disait-il, à donner des leçons particulières à un de ses anciens élèves.

Le jour vint pourtant où il lui fallut abandonner l'enseignement. Mais il garda toujours l'espoir d'y retourner. Un séjour prolongé, d'abord dans sa famille, puis à Masson, chez M. le curé Routhier, son cousin, paraissait lui avoir donné suffisamment de forces pour qu'il pût faire un peu de ministère en attendant un complet rétablissement. Hélas ! en décembre dernier, il était obligé de renoncer à tout, excepté à la sainte messe et au bréviaire qu'il ne disait pas toutefois sans difficultés.

Il y a quinze jours, une faiblesse plus prononcée rendait vain tout espoir de guérison. Son départ de cette vie ne fut plus bientôt qu'une question de jours. Dès lors, il mit ordre à

ses affaires, régla lui-même ses funérailles, de concert avec M. le supérieur de Sainte-Thérèse, demandant à être enterré dans la crypte de l'église paroissiale. Avec une sérénité extraordinaire, au cours d'une visite, il manifestait ses dernières volontés à un de ses confrères et remerciait de tout coeur M. le chanoine Cousineau, qui lui apportait une bénédiction de la part de Mgr l'archevêque.

M. l'abbé Plessis-Bélair avait toujours vécu un peu à l'écart de la foule. D'un extérieur plutôt froid, son coeur ne se dilatait, semble-t-il, qu'avec ses amis. C'étaient alors de longues causeries, où l'on sentait dominer un esprit pondéré, un jugement sûr, avec, très souvent, une grande gaieté. Ses anciens élèves ont maintes fois rendu hommage à son dévouement inlassable, à son inépuisable générosité. Tous ceux qui venaient en contact avec lui d'ailleurs remarquaient son zèle à s'attacher aux âmes pour les conduire à Dieu, le plus près possible.

Ses funérailles ont eu lieu à Sainte-Thérèse, comme il l'avait demandé. Mgr Georges Gauthier, évêque auxiliaire, présidait, au nom de Mgr l'archevêque, apportant un dernier témoignage d'estime à ce jeune prêtre mort prématurément, qui n'a peut-être pas donné toute sa mesure ici-bas, mais qui est parti plein de mérites pour aller devant les jugements de Dieu.

\* \* \*

M. l'abbé Joseph-Ernest Plessis-Bélair naquit à Montréal, le 12 novembre 1879, du mariage d'Arthur Plessis-Bélair, officier du ministère des contributions indirectes, et de Victoire Lemay. Ses parents lui survivent, ainsi que deux frères et une soeur. Il fit ses études au séminaire de Sainte-Thérèse et au grand-séminaire de Montréal, où Mgr Bruchési lui conféra la prêtrise le 27 juin 1904. D'abord professeur au séminaire de Sainte-Thérèse de 1904 à 1910, il occupa le poste d'au-

mônier chez les Soeurs de la Providence à Saint-Vincent-de-Paul du mois d'août 1914 au mois de mai 1915. Arrière-neveu de Mgr Routhier, vicaire-général du diocèse d'Ottawa, et de Sir A.-B. Routhier, juge en retraite de la cour supérieure, il était aussi cousin de M. l'abbé Sylvio Corbeil, principal de l'Ecole normale de Hull, dont les conseils, nous dit un ami, eurent la plus heureuse influence sur l'orientation de sa carrière.

J.-L. D.

## RELIQUE DE LA VRAIE CROIX

(SUITE ET FIN)

### III. — REPOSITION

**L** convient de rendre la cérémonie de la reposition plus solennelle que celle de l'exposition.

Il arrivera si rarement qu'elle débutera par une procession qu'il n'y a pas lieu d'en parler ici.

Mais ordinairement, du moins si l'exposition est peu fréquente, on fera vénérer la relique à tous les assistants agenouillés à la sainte table, puis on encensera la relique, pendant qu'on chantera. Enfin, après l'oraison, il y aura bénédiction des fidèles avec la relique et l'exposition sera terminée.

*Préparatifs.* — Comme pour l'exposition, l'officiant revêt le surplis et l'étole de couleur rouge (noire le vendredi saint). Dans une cérémonie plus solennelle, il peut revêtir aussi la chape (de même couleur). Il se rendra à l'endroit de l'exposition, couvert de la barrette, faisant la génuflexion décou-

(1) Pour l'exposition et sa durée, voir le No 19.

vert à l'autel où est conservé le saint Sacrement, ainsi, que, devant la relique, en y arrivant. Pour plus de solennité, il pourra être précédé de deux porte-flambeaux, outre le thuriféraire et le cérémoniaire.

Le voile huméral rouge et le livre pour l'oraison (ainsi que le voile rouge du reliquaire si l'officiant doit rapporter la relique couverte), peuvent être (apportés par le cérémoniaire, ou mieux), portés d'avance. Il convient d'allumer quelques cierges de plus que précédemment (surtout, s'il n'y en avait que deux). S'il y a d'abord une instruction, l'officiant pourra entrer seul avec le cérémoniaire (les porte-flambeaux avec le thuriféraire n'entreraient qu'après l'instruction). Le voile huméral est violet le vendredi saint.

*Vénération.* — Après l'instruction, ou en entrant, s'il n'y en a pas en ce moment, l'officiant prend le reliquaire, reçoit du cérémoniaire un manuterge (non un purificateur), s'agenouille pour baiser le reliquaire, se lève, se tourne et le fait baiser, sur le verre par ses servants et autres enfants de chœur. Pour la vénération des fidèles, il peut être escorté des porte-flambeaux. Il est préférable qu'il tienne le reliquaire, de la main gauche et s'il est en forme de croix, le pied à gauche et légèrement relevé à droite. Avec la main droite, il passe le manuterge sur le verre après chaque baiser. Le cérémoniaire qui est à sa droite relève le bord de la chape, si l'officiant la porte. Le thuriféraire, qui ne porte pas l'encensoir en ce moment, pourrait la relever à gauche. L'officiant, en faisant baiser le reliquaire peut dire à chaque fidèle : *Per signum crucis, de inimicis nostris libera nos, Deus noster*, à moins que le grand nombre ne rende cette pratique trop onéreuse.

*Encensement.* — On pourrait donner la bénédiction immédiatement après la vénération, mais il est préférable de la différer après l'oraison. L'officiant met trois cuillérées d'encens sur le charbon ardent, le bénit (excepté le vendredi saint) et reçoit l'encensoir. Il fait la gémuflexion simple ainsi que les cérémoniaire et thuriféraire (les porte-flambeaux demeurent debout) avant et après l'encensement fait en trois coups doubles et debout.

*Chant.*—Il importe d'exciter la piété des fidèles par du chant à l'occasion de la reposition de la relique de la vraie Croix, lors même qu'il n'y aurait ni instruction ni vénération. S'il y a vénération, pendant un temps notable, on chantera de plus longs morceaux, comme les hymnes des vêpres, de matines, de laudes du dimanche de la Passion, les antiennes des fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les 3 mai et 14 septembre. S'il n'y a pas vénération, on pourra ne chanter qu'une antienne, ou la strophe *O Crux ave*, avec le 3<sup>e</sup> verset approprié au temps de l'année, suivies d'un verset et de son répons, et de l'oraison. Tous les fidèles peuvent demeurer debout pendant toute la cérémonie, excepté pendant la strophe *O Crux ave*, au moment qu'ils vénèrent la relique et pendant que l'officiant les bénit avec la relique.

L'officiant peut chanter le verset ou le laisser chanter par deux chantres. Il chante enfin une oraison avec la conclusion courte. Elle peut être *Respice quaesumus*, le vendredi saint, ou, en dehors de ce jour, celles du 3 mai, ou du 14 septembre (en omettant les mots *hodierna die*, en dehors du 14 septembre).

*Bénédiction.* — L'officiant reçoit alors sur ses épaules l'héral rouge (violet le vendredi saint), fait la gémuflexion avant de prendre le reliquaire, le saisit avec les mains couver-

tes des extrémités du voile, se tourne vers le côté droit et fait, sans rien dire, un signe de croix avec le reliquaire vers les fidèles agenouillés et inclinés, puis se retourne en achevant le cercle. Il dépose la relique, répète la génuflexion et laisse l'huméral.

L'officiant peut se contenter de recouvrir la relique, si elle a été exposée ouverte, et de retourner à la sacristie couvert de la barrette. Il peut aussi la rapporter, s'il est précédé des porte-flambeaux, ou couverte, s'il n'y a pas de porte-flambeaux. Elle doit demeurer couverte dans la sacristie, jusqu'à ce qu'on la renferme. J. S.

---

## LE ROI ALBERT

### ET LE DEPUTE SOCIALISTE

---

**D**EPUIS que le roi et la reine des Belges ont exprimé leur volonté de ne point abandonner le sol de leur patrie mutilée et qu'ils encouragent de leur présence continuelle et de leur imperturbable sang-froid sous les obus leurs héroïques soldats qui défendent le " dernier carré ", il ne se passe pas de jour que leur vaillance ne reçoive sa plus émouvante récompense. Elle se manifeste, en effet, par des témoignages spontanés, souvent inattendus, parfois piquants, de la popularité dont ils jouissent auprès de l'armée et du peuple belges, du respect et de l'admiration qu'ils inspirent à tous leurs sujets à quelque parti politique qu'ils appartiennent.

On a raconté à ce propos une anecdote édifiante. C'était à Furnes, au mois dernier. Un haut fonctionnaire d'une

municipalité belge était venu présenter ses hommages au souverain. Chemin faisant, il croise le citoyen Bologne, socialiste militant, adversaire juré de la monarchie. — Où allez-vous ainsi, monsieur le conseiller? interroge le citoyen Bologne. — Saluer le roi, répond le haut fonctionnaire. — Moi, je viens reconforter mes amis de Furnes, réplique le citoyen. A tantôt, monsieur le conseiller.

Celui-ci se rend à l'Hôtel-de-Ville, est introduit chez le roi, auquel, au cours de l'audience, il fait part de sa rencontre. — Le citoyen Bologne! s'écrie le souverain. En effet, j'ai souvent entendu parler de lui; j'aurais été enchanté de le connaître... Et l'on parla d'autre chose.

En sortant, le haut fonctionnaire aperçoit de nouveau le citoyen Bologne qui flânait sur la place. Il lui rapporte les propos du roi. — Au fait, pourquoi n'irais-je pas le voir aussi? déclare le farouche socialiste. Puisqu'il consent à me recevoir, introduisez-moi auprès de lui.

Le haut fonctionnaire rebrousse chemin, présente son compagnon au roi, qui s'entretient familièrement avec lui pendant une bonne demi-heure. Lorsque, enfin, les deux visiteurs se retrouvent au bas de l'escalier. — J'espère que vous ne m'en voudrez pas, dit en riant le haut fonctionnaire, du mauvais tour que je vous ai joué; mais c'est vous qui l'avez voulu...

Alors, le citoyen Bologne, prenant un air grave: — Ne plaisez pas, monsieur le conseiller, dit-il, le roi est un brave homme et un grand citoyen, savez-vous ?

Du *Gaulois*.